

vie pour aller chercher ces Payens, que nous avions ouvert le chemin à leur conversion, trouve le lieu de leur principale habitation, & que nous avions aussi envoyé devant nous ces enfans qui servoient d'un témoignage évident de la peine que nous avions prise.

Moran étoit si enflé de gloire des faveurs qu'il recevoit du Président, & des applaudissemens du peuple, qu'il se résolut de hazarder encore une fois sa vie, & suivant le traité qu'il avoit fait avec ces Indiens idolâtres, de passer paisiblement par leur pays avec une demi douzaine d'Indiens.

Il eut bien voulu que j'eusse été encore avec lui, mais je craignois que ces Barbares ne se mutinassent contre nous, à cause de ces enfans que nous avions emmenez; & de plus le pays ne me plaisoit pas, parce qu'il paroïssoit pauvre, & que je n'y voyois pas de lieu où je pusse amasser un fonds suffisant pour retourner en Angleterre, qui étoit mon principal dessein.

C'est pourquoi je me résolus de quitter mon ami Moran, & d'abandonner toutes ces nouvelles découvertes d'infidèles, & ces sortes d'entreprises difficiles, où ma vie & ma santé couroient beaucoup de hazard, sans autre utilité qu'un peu de crédit & de vaine gloire en ce pays-là.

CHA-



## CHAPITRE XX.

*Comme j'appris la Langue des Indiens, & ce qui m'arriva de plus remarquable pendant le séjour que je fis parmi eux; avec un détail particulier de ce en quoi consiste le revenu des Curez de ces pays-là.*

**A**près avoir renoncé aux nouvelles découvertes par les raisons que j'en ai dites, je crus que je ne pouvois mieux faire que d'employer mon tems à apprendre quelque un des Langages Indiens aux environs de Guatimala, où je considérai la richesse des villages & la bonne volonté des Indiens, à supléer aux necessitez de leurs Curez, & finalement leur ignorance en quelques articles de la foi, où je crus que je les pouvois instruire en leur enseignant une doctrine solide, & en leur prêchant Jesus-Christ crucifié comme l'Auteur de leur salut.

J'avois une si grande confiance en mes amis, que je savois bien qu'il ne me seroit pas bien difficile de choisir tel lieu que je voudrois autour de Guatimala, où je pourrois disposer les choses nécessaires pour retourner en Angleterre, & pour écrire en Espagne, d'où je pouvois avoir réponse tous

tous les ans beaucoup plus facilement qu'aillieurs.

Je découvris ma pensée au Pere Provincial qui étoit alors à Guatimala, qui tout aussitôt accorda ma requête, & me conseilla d'apprendre le langage *Proconchi*, dont j'avois déjà eu quelques commencemens lorsque j'étois en la Province de Vera-Paz; & qui est en grand usage aux environs de Guatimala, & dans les Provinces de Vera-Paz & de saint Salvador.

Il me promit de m'envoyer dans le village de Petapa, pour y apprendre la Langue avec un de ses particuliers amis nommé frere Pierre Molina: qui étoit fort âgé & qui avoit besoin d'une personne qui fût plus jeune que lui pour le soulager en sa charge, parce que le village étoit fort grand, & qu'il y passoit plusieurs personnes qui voyageoient.

Il sembloit que le Provincial avoit connu ma pensée en me nommant ce lieu-là, parce que c'étoit-là particulièrement où j'avois dessein d'aller.

De sorte qu'environ quinze jours avant la S. Jean-Baptiste, je partis de Guatimala pour aller à Petapa qui est à six lieuës de là, où je m'établis afin d'y apprendre la Langue Indienne.

Les Religieux de ces quartiers qui entendent les langages Indiens, ont composé des Grammaires & des Dictionnaires pour aider à ceux qui pourroient remplir leurs places après leur mort; mais pendant qu'ils vivent ils ne veulent pas enseigner ces Langages-là à d'autres, de peur que les écoliers après s'y être perfectionnez, ne les suplantent & ne

leur ôtent le profit qu'ils retirent dans les villages des Indiens, où ils sont établis en qualité de Curez.

Néanmoins ce vieillard Molina voyant qu'il étoit déjà avancé en âge, & pour l'amour de son bon ami le Provincial, ne refusa pas ma compagnie, ni de me donner la connoissance qu'il avoit acquise pendant plusieurs années du langage *Proconchi*.

Il me donna donc un abrégé de tous les rudimens de cette Langue là, qui consistoient la plupart à décliner les noms & conjuguer les verbes, ce que j'appris aisément quinze jours après que je fus avec lui, puis il me donna un Dictionnaire des mots Indiens pour les apprendre par cœur & pouvoir étudier sans Livre, jusqu'à ce que je fusse capable de prêcher aux Indiens, ce que je fis aisément après en discourant & conferant avec eux, outre l'étude que je faisois encore en mon particulier.

Six semaines après cela, Molina composa une petite exhortation en ce Langage là, qu'il m'exposa & voulut que je l'apprisse par cœur, ce que je fis & la récitai publiquement le jour de la fête de S. Jacques.

Il me composa encore une autre exhortation en Espagnol pour le quinziesme d'Août suivant, qu'il me fit traduire en la langue Indienne, & corrigea ce qu'il y trouva à propos de changer: ce qui m'ayant donné du courage je commençai de là en avant à ne plus craindre de me présenter en public devant les Indiens.

Je continuai ces exhortations trois ou quatre fois jusqu'à la S. Michel, prêchant ce que j'avois

J'avois traduit de l'Espagnol avec son assistance, jusqu'à ce que je pusse converser tout seul avec les Indiens, & composer mes sermons moi-même.

Après la saint Michel, Molina étoit extrêmement satisfait de l'instruction qu'il m'avoit donnée, & de me voir si fort avancé en cette Langue en si peu de tems, n'y ayant que trois ou quatre mois que j'avois commencé de l'étudier sous lui.

Il écrivit au Provincial pour lui faire savoir la peine qu'il avoit prise à m'instruire, & le bon succès de son labeur, l'assurant que j'étois à présent capable de gouverner les Indiens & de prêcher tout seul, le priant de me donner quelque village des Indiens ou quelque bénéfice, où je pusse en continuant à prêcher mettre en pratique ce que j'avois plus appris, & me fortifier de plus en plus en l'usage de cette Langue que j'avois apprise avec tant de facilité.

Le Provincial qui avoit toujours été mon ami, n'eut pas besoin d'être fort poussé pour me témoigner la bonne volonté qu'il avoit pour moi, & m'envoya aussitôt ordre d'aller dans les villages de Mixco & de Pinola, prendre la charge des Indiens de ces lieux-là, & rendre compte tous les trois mois de tout ce que je recevrois au Couvent de Guatimala à qui toute cette vallée appartient.

Tous les villages des Indiens & les Religieux qui y demeurent dépendent tous de quelque Couvent, & il faut que ces Religieux rendent compte à leur Supérieur de tout l'argent qu'ils ont épargné, après ce qui est nécessaire pour leur entretien & celui

de leurs serviteurs, & ce qui en revient est employé par le Supérieur aux nécessitez du Couvent.

Cet ordre n'est pas encore observé dans le Pérou: car tous les Religieux qui ont des bénéfices dans les villages des Indiens, ne dépendent d'aucun Couvent, & gardent pour eux tout ce qu'ils peuvent amasser; mais aussi ils ne reçoivent rien de leurs Couvents, & sont obligés de s'habiller & de s'entretenir à leurs propres dépens, des offrandes & des autres droits qu'ils reçoivent des Indiens; ce qui fait que les Religieux du Pérou sont les plus riches de tous ceux qui sont aux Indes, où ils vivent comme des Seigneurs, & jouent publiquement aux cartes & aux dez, sans que personne les en empêche.

Mais quoi que ceux de Guatimala, de Guaxaca, & de Mexique ayent assez de quoi & même plus qu'il n'est convenable à leur profession, ils n'ont pourtant pas le pouvoir de disposer du revenu de leurs bénéfices, comme ceux du Pérou: car ils sont obligés de donner à leur Supérieur ce qui est au-delà de leurs dépenses, & il leur envoie tous les mois un pot de vin, qui contient un arrobe & demi, & tous les ans un habit neuf, avec les autres choses nécessaires pour se vêtir.

Nonobstant tout cela je ne voudrois pas dire que les Religieux de Guatimala n'ayent pas assez de liberté & de richesses, car ils n'en ont que trop, & jouent & se divertissent aussi bien que les autres, & au lieu qu'ils pourroient rendre cinq cens écus au Couvent par

, ils n'en rendent pas trois cens, & gardent le reste pour eux, trafiquant aussi sous main avec les marchands contre leur vœu de pauvreté.

Ce fut donc à ces conditions là & cette dépendance du Prieur & du Convent de Guatimala, que je fus envoyé pour prêcher aux Indiens de Mixco & de Pinola; d'où à cause de moi l'on ôta un vieux Religieux qui avoit près de quatre-vingt ans, & on le fit revenir au Convent pour se reposer, parce qu'il ne pouvoit plus s'acquitter de cette charge, ayant deux villages qui dépendoient de lui, & qui étoient éloignés de trois lieux l'un de l'autre.

Le revenu dont je jouïssois en ces deux villages, avec les offrandes & les autres droits que je recevois des Indiens, étoit tel qu'il s'en suit.

Je recevois tous les mois vingt écus à Mixco, & quinze à Pinola, qui m'étoient payez fort ponctuellement par les Alcades & Regidors, avant que le mois fut fini.

Pour faire ce payement les habitans feroient une piéce de terre en froment ou maïs, & écrivoient dans leur registre public la quantité de la recolte, & l'argent qu'ils en avoient reçu; j'étois aussi obligé d'y écrire tous les mois ce que je recevois d'eux, pour leur servir de quittance, & à la fin de l'année ils portoiert leur Registre pour être examiné par un Officier ordonné par la Cour de Guatimala.

Outre cette pension par mois, je recevois des confrairies des trépassés toutes les semaines deux écus en chaque village, pour dire  
une

une Messe pour ceux qui sont en Purgatoire; deux écus tous les premiers dimanches du mois à Pinola de la Confrairie du Rosaire de la Vierge, & à Mixco autant tous les mois de chaque Confrairie des Indiens, des Espagnols, & des Nègres.

De plus j'avois encore deux écus tous les mois de chaque Confrairie de la vraie Croix, & autant à Mixco d'une autre Confrairie d'Espagnols de S. Nicolas de Tolentin, & deux écus aussi par mois de la Confrairie de S. Blaise à Pinola, & deux autres écus par mois à Mixco de la Confrairie de S. Jacinthe, outre les offrandes d'argent, de volailles, & de cierges qu'on faisoit aux jours que l'on celebrait ces Messes là, ce qui montoit à soixante-neuf écus par mois, dont j'étois toujours bien assuré d'être payé avant la fin du mois.

Sans compter encore ce que j'ai dit des images des Saints qui dépendent des Eglises, qui rapportent continuellement de l'argent, de la volaille, des cierges, & d'autres offrandes ce jour-là au Curé.

De sorte que le revenu que j'avois en ces deux villages n'étoit pas peu considérable: car il y avoit dix-huit images de Saints à Mixco, & vingt à Pinola, qui me rapportoient chacune quatre écus le jour de leur fête pour dire la Messe & le sermon & faire la Procession, outre les volailles, les coqs d'Inde, le Cacao, & les offrandes qu'on faisoit devant les Saints, qui valoient du moins trois écus à chaque fête, & revenoient chaque année à plus de deux cens soixante & six écus.

Les quatre Confrairies du Rosaire, dont il y en avoit trois à Mixco & une à Pinola, dans les jours des cinq principales fêtes de l'année m'apportoient chacune quatre écus; sçavoir, deux écus pour dire la Messe ce jour-là, & deux autres pour celle du lendemain, qu'ils appellent l'Aniversaire, pour ceux qui avoient été de la Confrairie, qui outre les offrandes, & les presens de volailles & de cacao, faisoient plus de quatre-vingt écus par an.

Les deux Confrairies de la vraie Croix, aux tems de leurs fêtes, dont l'une est le quatorzième de Septembre, & l'autre le troisième de Mai, me raportoient quatre écus chacune, pour dire la Messe ce jour-là, & autant pour celle de l'Aniversaire, & encore deux écus tous les vendredis de Carême, qui se montoient au bout de l'an à quarante-quatre écus, & tout ce que j'ai dit ci-dessus, m'étoit comme une rente assurée en ces deux Villages.

Mais ce seroit une chose trop ennuyeuse de calculer tout ce qui me venoit casuellement outre cela; les offrandes qu'on faisoit à Noël en ces deux Villages me valoient ordinairement quarante écus; celles qui se faisoient le Jeudi & le Vendredi-Saint, cent écus; celles de la Toussaint, quatre-vingt écus, & quarante écus celles qui se faisoient ordinairement à la Chandeleur.

Outre encore ce qui étoit offert aux jours de la fête de chaque Village, par tous ceux de la campagne qui y venoient faire leurs dévotions, ce qui me valut une année à Mixco en argent & en cierges quatre-vingt écus, & plus de cinquante à Pinola.

Les

Les Communians donnant chacun une réale faisoient du moins mille reales dans les deux villages, & les confessions du Carême en valoient bien encore autant; outre les autres offrandes d'œufs, de miel, de cacao, de volailles & de fruits; outre aussi que l'on donne deux reales pour chaque Baptême, deux écus pour chaque mariage, autant pour chaque enterrement, & même il y en avoit quelques-uns qui en mourant laissoient dix ou douze écus pour dire cinq ou six Messes pour le repos de leurs ames.

L'on peut juger comme les Ecclesiastiques sont à leur aise, & ont moyen de s'enrichir en ce pais-là, par le revenu que j'avois en ces deux Villages de Mixco & de Pinola, qui sont pourtant beaucoup moindres que Petapa & Amatitlan, qui sont dans la même vallée, & où il s'en faut beaucoup qu'il ne se fasse tant d'offrandes qu'il s'en fait en beaucoup d'autres lieux, ce qui me rendoit pourtant, avec les offrandes qu'on mettoit dans les troncs, & ce que les Indiens m'apportoient quand ils me venoient voir, & d'autres Messes extraordinaires, plus de deux mille écus monnoye d'Espagne, ou du moins six mille livres par an.

Je crus donc que ce benefice étoit une demeure plus commode & plus utile pour moi que le Convent de Guatimala, où je ne pouvois faire autre chose que me rompre la tête sur des questions de Theologie, & avoir l'applaudissement des Ecoliers, mais peu de profit, à quoi je devois pourtant penser aussi bien que ceux de mon Ordre; & d'autant plus qu'ayant dessein de retourner en

N 3 An-

Angleterre, je recevrois peu d'assistance pendant ce long voyage, & que laissant mes amis en ce lieu-là, je devois croire que je ne trouverois point de meilleur ami que l'argent pour m'accommoder par mer & par terre.

La premiere chose que je fis, fut de m'instruire par le moyen des Registres de la recette & de la dépense dans le Convent de Guatimala, quels étoient les comptes que mes Predecesseurs & les autres avant lui avoient rendus tous les ans au Convent & de Mixco & de Pinola, afin que je me pusse gouverner en sorte & si bien regler ma dépense, & que je pusse vivre avec honneur, & néanmoins que ceux du Convent me remerciaffent en leur donnant plus qu'aucun n'avoit fait avant moi.

Je trouvai que mon predecesseur n'avoit pas donné plus de quatre cens écus pour ses comptes, & qu'ordinairement avant lui l'on n'en avoit guères donné davantage pour ces deux villages.

Sur quoi je pris une fois occasion de demander au Prieur de Guatimala en parlant avec lui, ce qu'il desiroit que je lui donnasse tous les ans pendant que je demurerois en ces deux villages ? Il me répondit que si je donnois autant qu'avoit fait mon predecesseur il me remerciroit, & ne m'en demanderoit pas davantage, & que je pourrois retenir tout ce que je pourrois avoir en ces deux villages, pour m'acheter des livres, des tableaux, du chocolate, des mules, & des ser viteurs.

Mais je lui répondis que j'esperois vivre  
avec

avec honneur en ce lieu-là, & néanmoins donner au Convent plus qu'aucun autre n'avoit fait avant moi, & que je me soumettois à être dépossédé de ce bénéfice, si je ne donnois tous les ans quatre cens cinquante écus au Convent.

Sur quoi le Prieur me remercia fort affectueusement, & m'assura qu'il ne me laisseroit point manquer de vin; mais qu'il auroit soin de m'en envoyer tous les mois, & de me donner des habits tous les ans, ce qui étoit une grande épargne pour moi; de sorte que je me trouvai pourvu de tout ce que j'avois besoin pendant tout le tems que je demurerois dans les Indes.

L'on peut voir par-là comme un Religieux qui est pourvu d'un bénéfice dans l'Amérique, y peut vivre avec quatre ou cinq mille livres de rente, sans que ses habits & son vin lui coûtent rien; outre les presens de volailles qu'on lui fait, & le vil prix de la viande, où l'on a treize livres de bœuf pour deux sols six deniers; & s'il n'a pas assez de quoi se divertir & acheter des mules, des tapisseries, des tableaux, des cabinets, & même les remplir de pistoles & de pièces de huit, pour négocier à Madrid, & avoir ensuite un bon Evêché comme ils font pour la plûpart.

Après que je fus établi en ces deux villages, le premier soin que j'eus fut d'acheter une bonne mulle, pour me porter aisément d'un village à l'autre lors que l'occasion s'en offriroit.

J'en trouvai bien-tôt une qui me coûta quatre-vingt écus, & qui me servit

bien à traverser promptement la vallée, & faire les trois lieues qu'il y a d'un village à l'autre.

Quoi que mon étude principale en ce lieu-là fût de me perfectionner en la Langue Indienne, afin que jepusse prêcher aux Indiens & me bien faire entendre, je ne laissai pourtant pas de continuer le dessein que j'avois de retourner en Angleterre, & pour cet effet de travailler à avoir mon congé de Rome ou d'Espagne, par le moyen d'un Capitaine nommé Isidore de Zepeda, qui étoit un marchand de Seville, & maître d'un des navires qui la première année que je fus établi à Mixco, apportèrent des marchandises pour la ville de Guatimala.

J'écrivis par ce Capitaine qui passoit souvent par la vallée de Mixco, à mes amis en Espagne, dont j'eus réponse, mais avec peu de satisfaction sur ce que j'attendois d'eux.

L'amitié que j'avois liée avec ce Capitaine Zepeda étoit si grande, que je lui déclarai mon dessein & le priai de m'emmener en Espagne dans son vaisseau; mais il le refusa, me représentant le danger où il se mettroit si l'on en faisoit plainte au Président de Guatimala, me conseillant de demeurer où j'étois, & de me munir d'argent, afin que je pusse m'en retourner avec honneur après avoir eu mon congé.

Me voyant donc obligé de demeurer en ce pais-là, je me résolus de me laisser conduire à la providence de Dieu, qui scauroit bien trouver les moyens pour m'en tirer, quand il seroit nécessaire pour sa gloire & pour mon bien. Cepen-

Cependant, je demurai cinq ans entiers en ces deux villages de Mixco & de Pinola, où il se presenta à moi des occasions beaucoup plus favorables pour profiter, qu'à pas un de tous ceux qui m'y avoient précédé.

Car la première année que j'y demurai, Dieu y envoya une des sept playes d'Egypte qui étoit celle des sauterelles, n'en ayant jamais vû auparavant.

Elles étoient semblables aux sauterelles de l'Europe, mais plus grosses, & s'envoloient toutes ensemble par troupes, & en si grand nombre qu'elles rendoient l'air obscur & empêchoient le Soleil de faire paroître sa lumière. Par tout elles s'attachoient en descendant de l'air, l'on n'y voyoit autre chose que des marques de ruine & de désolation; car elles ne mangeoient pas seulement les bleds, mais aussi les feuilles & les fruits des arbres, où elles tomboient en si grand nombre, que de leur pesanteur elles rompoient les branches où elles s'arrêtoient, & les séparoient du tronc de l'arbre.

Les grands chemins en étoient tout couverts, de sorte qu'elles faisoient tressaillir à tout moment les mulets qui alloient par le pais, en sifflant autour de leurs oreilles, & en leur chatouillant les pieds.

Je me souviens même qu'en allant par le pais j'en étois si incommodé, que si je n'eusse eu un masque avec des lunettes devant mes yeux il m'auroit été impossible de pouvoir continuer mon chemin.

Les fermiers qui demeuroient sur la côte du Sud, se plaignoient que leur Indigo qui étoit encore en herbe, étoit sur le point d'être rongé par ces sauterelles. Ceux